

Christine Maillard « s'expose » depuis peu. Pourtant elle a suivi, depuis dix ans, une formation en Arts plastiques, en acrylique et à la peinture à l'huile. Dorénavant, elle adore peindre au couteau, technique qu'elle qualifie de plus physique et qui lui permet une gestuelle libératrice.

La Galerie Blanche est heureuse de la présenter en ce mois de juillet à Giverny, pays d'un de ses peintres préférés.

Christine semble s'amuser et vouloir nous entraîner à sourire avec elle, tant sa touche légère, son univers chromatique, ses blancs spacieux sont aériens. Elle nous emmène dans des paysages atmosphériques (*Dans le jardin de Claude*, hommage déclaré à Monet et ... à son père ?), nous convie sous une tonnelle à boire le thé (*Tinder*), ou à être témoin d'une rencontre amoureuse (*La balançoire*).

Avec Christine, le spectateur est enclin au laisser-aller, à la (*Ballade*), à la (*Rêverie*).

Seulement à cela ? Certainement pas. Christine, sous prétexte de réinterpréter le style rococo et le genre libertin d'un Fragonard qu'elle affectionne, nous livre de manière fine ses interrogations plus personnelles sur le bonheur, la séduction, la solitude ; ses œuvres (*Facebook*) et (*Solitude sur un banc*) en sont le témoignage.

Ses êtres, femmes surtout, n'ont pas de visage, parfois juste des yeux, des yeux ébahis. Ce sont des présences qui apparaissent et pourraient disparaître dans un bruit de tissu. Cette dame (*Paravent*) alanguie dans son fauteuil est songeuse devant une fenêtre entr'ouverte par une petite brise. Ses trous blancs, comme une peinture inachevée parce que la toile de coton n'est pas totalement recouverte, (*Acte II*) sont aussi des échappées, des ailleurs qui attendent des réponses.

Le sentiment d'éphémère rôde dans l'œuvre de Christine Maillard. Elle choisit la dérision face au théâtre de la vie et nous recommande peut-être de saisir l'instant présent.

Claude Miquel. 2016